

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 37 (1899)
Heft: 5

Artikel: Passage de la Bérésina : (26 novembre 1812)
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-197387>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 18.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

rent de père en fils le glaive de la loi, de 1688 à 1847.

Au temps des Samson, les bois de justice furent remis à la Conciergerie et les personnes qui visitaient la prison demandaient parfois à les voir fonctionner. On allait alors chercher le Samson du moment qui, pour l'agrément des visiteurs, mettait l'horrible machine en mouvement. On guillotina des bottes de foin. C'est Victor Hugo qui a raconté la chose.

Mais un jour, parmi les visiteurs, se trouva une Anglaise, qui voulut connaître dans ses moindres détails le fonctionnement de la guillotine.

— Monsieur Samson, dit-elle, comment fait-on quand l'homme est sur l'échafaud ?

Le bourreau lui expliqua cette chose horrible et lui dit :

Nous appelons cela *enfourner*.

— Eh bien, monsieur Samson, dit l'Anglaise, je désire beaucoup connaître cela par moi-même.

Le bourreau eut beau se récrier, il dut consentir à satisfaire cet étrange caprice. Il fit donc asseoir l'Anglaise, lui lia les jambes d'une ficelle, les bras d'une corde derrière le dos, l'attacha à la bascule et l'y « boucla » avec une ceinture de cuir. Mais il voulut s'en tenir là.

— Non, non, il y a encore quelque chose ! fit l'Anglaise.

Samson alors coucha la bascule, plaça la tête de la « patiente » volontaire dans l'horrible lunette et referma sur elle le capuchon de celle-ci. Ce n'est qu'à ce moment qu'elle se déclara satisfaite.

— J'ai vu le moment, s'écriait peu après le bourreau, où cette endiablée allait me dire : « Maintenant, laissez tomber le couteau ! »

Il nous tombe par hasard sous la main un journal qui paraissait à Lausanne en 1836, sous le titre : *Bibliothèque populaire*. Nous y trouvons une relation du passage de la Bérésina, dont les détails nous ont vivement frappé. Nous ne connaissons pas l'auteur de ces pages, mais elles nous décrivent ce grand désastre de l'armée de Napoléon I^{er} d'une manière si saisissante qu'elles intéresseront sans doute nos lecteurs.

Passage de la Bérésina.

(26 novembre 1812).

Arrivés à un gué que le hasard avait fait découvrir en face de Studzianska, Napoléon et la grande armée se préparent à passer la Bérésina ; pendant que les Français s'efforçaient d'attirer ailleurs l'attention de l'ennemi, on disposait secrètement des moyens de passage.

Ce ne fut que le 25 novembre, à cinq heures du soir, qu'Eblé arriva, suivi seulement de deux forges de campagne, de deux voitures de charbon, de six caissons d'outils et de clous, et de quelques compagnies de pontonniers. A Smolensk, il avait fait prendre à chaque ouvrier un outil et quelques clameaux.

Mais les chevaux qu'on construisait depuis la veille, avec les poutres des cabanes polonaises, se trouvèrent trop faibles. Il fallut tout recommencer. Il était désormais impossible d'achever le pont pendant la nuit ; on ne pouvait l'établir que le lendemain 26, pendant le jour, et sous le feu de l'ennemi ; mais il n'y avait plus à hésiter.

Trompés d'abord par les manœuvres des lieutenants de Napoléon, les diverses divisions de l'armée russe s'étaient éloignées ; mais les Russes, enfin éclairés par le rapport de quelques prisonniers, et par diverses circonstances, devinrent enfin les projets de l'empereur.

Dès lors, les trois armées russes, du nord, de l'est et du midi, se sentirent réunies ; leurs chefs communiquèrent entre eux. Wittgenstein et Tchitchakof étaient jaloux l'un de l'autre ; mais ils nous détestaient encore plus ; la haine fut leur lien et non l'amitié. Ces généraux se trouvèrent donc prêts

à attaquer à la fois les ponts de Studzianska, par les deux rives du fleuve.

C'était le 28 novembre. La grande armée avait eu deux jours et deux nuits pour s'écouler ; il devait être trop tard pour les Russes. Mais le désordre régnait chez les Français, et les matériaux avaient manqué aux deux ponts. Deux fois, dans la nuit du 26 au 27, celui des voitures s'était rompu, et le passage en avait été retardé de sept heures : il se brisa une troisième fois, le 27, vers quatre heures du soir. D'un autre côté, les traîneurs dispersés dans les bois et dans les villages environnants n'avaient pas profité de la première nuit, et le 27, quand le jour avait reparu, tous s'étaient présentés à la fois pour passer les ponts.

Ce fut surtout quand la garde, sur laquelle ils se réglaient, s'ébranla. Son départ fut comme un signal : ils accoururent de toutes parts ; ils s'amoncelèrent sur la rive. On vit en un instant une masse profonde, large et confuse, d'hommes, de chevaux et de chariots, assiéger l'étroite entrée des ponts qu'elle débordait. Les premiers, poussés par ceux qui les suivaient, repoussés par les gardes et par les pontonniers, ou arrêtés par le fleuve, étaient écrasés, foulés aux pieds, ou précipités dans les glaces que chariait la Bérésina. Il s'élevait de cette immense et horrible cohue, tantôt un bourdonnement sourd, tantôt une grande clameur mêlée de gémissements et d'affreuses imprécations.

Les efforts de Napoléon et de ses premiers lieutenants pour sauver ces hommes éperdus, en rétablissant l'ordre parmi eux, furent longtemps inutiles. Le désordre avait été si grand que, vers deux heures, quand l'empereur s'était présenté à son tour, il avait fallu employer la force pour lui ouvrir un passage. Un corps de grenadiers de la garde, et Latour-Maubourg, renoncèrent par pitié à se faire jour au travers de ces misérables.

Le hameau de Zaniwki, situé au milieu des bois, et à une lieue de Studzianska, reçut le quartier impérial. Eblé venait alors de faire le dénombrement des bagages, dont la rive était couverte. Il prévint l'empereur que six jours ne suffiraient pas pour que tant de voitures pussent s'écouler. Ney était présent, il s'écria « qu'il les fallait brûler sur-le-champ. » Mais Berthier, poussé par le mauvais génie qui habite les cours, s'y opposa. L'empereur se plut à le croire par entraînement pour l'avis qui le flattait le plus, et par ménagement pour tant d'hommes dont il se reprochait le malheur, et dont ces voitures renfermaient les vivres et la fortune.

Dans la nuit du 27 au 28, le désordre cessa par un désordre contraire. Les ponts furent abandonnés, le village de Studzianska attira tous ces traîneurs ; en un instant il fut dépecé, il disparut, et fut converti en une infinité de bivouacs. Le froid et la faim y fixèrent tous ces malheureux. Il fut impossible de les en arracher. Toute cette nuit fut encore perdue pour leur passage.

Cependant Victor, avec six mille hommes, les défendait contre Wittgenstein. Mais, dès les premières heures du 28, quand ils virent ce maréchal se préparer à un combat, lorsqu'ils entendirent le canon de Wittgenstein tonner sur leur tête, et celui de Tchitchakof gronder en même temps sur l'autre rive, alors ils se levèrent tous à la fois, ils descendirent, ils se précipitèrent en tumulte, et revinrent assiéger les ponts.

Leur terreur était fondée : le dernier jour de beaucoup de ces malheureux était venu. Wittgenstein et Platof, avec quarante mille Russes de l'armée du nord et de l'est, attaquaient les hauteurs de la rive gauche, que Victor, réduit à six mille hommes, défendait. En même temps, sur la rive droite, Tchitchakof, avec ses vingt-sept mille Russes de l'armée du midi, débouchait de Stochowa, contre Oudinot, Ney et Dombrowski. Ceux-ci comptaient à peine dans leurs rangs huit mille hommes que soutenaient la vieille et la jeune garde, alors composée de deux mille huit cents baïonnettes et de neuf cents sabres.

Les deux armées russes prétendaient se saisir à la fois des deux issues des ponts, et de tout ce qui n'aurait pas pu se jeter au-delà des marais de Zembin. Plus de soixante mille hommes, bien vêtus, bien nourris et complètement armés, en assaillirent dix-huit mille à demi nus, mal armés, mourant de faim, séparés par une rivière, environnés de marais, enfin embarrassés par plus de cinquante mille traîneurs, malades ou blessés, et par une énorme masse de bagages. Depuis deux jours, le froid et la misère étaient tels que la vieille garde avait perdu

le tiers de ses combattants, et la jeune garde la moitié.

Ce fait et le malheur de la division Pastourneaux expliquent l'effrayante réduction du corps de Victor, et cependant ce maréchal tint Wittgenstein pendant toute cette journée du 28. Pour Tchitchakof, il fut battu. Le maréchal Ney, et ses huit mille Français, Suisses et Polonais suffirent contre vingt-sept mille Russes.

L'attaque de l'amiral fut lente et molle. Son canon balaya la route, mais il n'osa point suivre ses boulets, et pénétrer par la trouée qu'ils firent dans nos rangs. Pourtant, devant sa droite, la légion de la Vistule plia sous l'effort d'une forte colonne. Oudinot, Dombrowski et Albert furent alors blessés ; on devint inquiet. Mais Ney accourut ; il lança tout au travers des bois et sur le flanc de cette colonne russe Doumerc et sa cavalerie, qui la défoncèrent, lui prirent deux mille hommes, sabrèrent le reste, et décidèrent par cette charge vigoureuse du combat qui traînait indécis.

Tchitchakof, vaincu par Ney, fut repoussé dans Stochowa. La plupart des généraux du deuxième corps furent atteints ; car, moins ils avaient de troupes, plus il fallait qu'ils passassent de leur personne. On vit beaucoup d'officiers prendre les fusils et la place de leurs soldats blessés.

Parmi les pertes de ce jour, celle du jeune Noailles, aide-de-camp du général Berthier, fut remarquable. Une balle le tua raide. C'était un de ces officiers de mérite, mais trop ardents, qui se prodiguent, et qu'on croit avoir assez récompensés en les employant.

Pendant ce combat, Napoléon, à la tête de sa garde, resta en réserve à Brilowa, couvrant l'issue des ponts, entre les deux batailles, mais plus près de celle de Victor. Ce maréchal, attaqué dans une position très périlleuse, et par une force quadruple de la sienne, perdait peu de terrain. Son corps d'armée, mutilé par la prise de la division Pastourneaux, avait sa droite appuyée au fleuve. Une batterie de l'empereur, placée sur l'autre rive, la soutenait. Un ravin protégeait son front, la gauche était en l'air, sans appui et comme perdue dans la plaine haute de Studzianska.

La première attaque de Wittgenstein ne se fit qu'à dix heures du matin, le 28, en travers de la route de Borizof et le long de la Bérésina, qu'il s'efforçait de remonter jusqu'au passage ; mais l'aile droite française l'arrêta et le tint longtemps hors de portée des ponts. Alors Wittgenstein, se déployant, étendit le combat sur tout le front de Victor, mais sans succès. Une de ses colonnes d'attaque voulut traverser le ravin : elle fut assaillie et détruite.

Enfin, vers le milieu du jour, le Russe s'aperçut de sa supériorité, il déborda l'aile gauche française. Tout alors eût été perdu sans un effort de Fournier et le dévouement de Latour-Maubourg. Ce général passait les ponts avec sa cavalerie. Il aperçut le danger, revint aussitôt sur ses pas, et l'ennemi fut encore arrêté par une charge sanglante. La nuit vint avant que les quarante mille Russes de Wittgenstein eussent pu entamer les six mille hommes du duc de Bellune. Ce maréchal resta maître des hauteurs de Studzianska, préservant encore les ponts des baïonnettes russes, mais ne pouvant les cacher à l'artillerie de leur aile gauche.

Pendant toute cette journée, la position du neuvième corps fut d'autant plus critique, qu'un pont frère et étroit était sa seule retraite ; encore les bagages et les traîneurs obstruaient-ils les avenues. A mesure que le combat s'était échauffé, la terreur de ces misérables avait augmenté leur désordre. D'abord les premiers bruits d'un engagement sérieux causèrent leur épouvante, puis la vue des blessés qui en revenaient, et enfin les batteries de la gauche des Russes, dont les boulets vinrent frapper leur masse confuse.

Déjà tous s'étaient précipités les uns sur les autres, et cette multitude immense, entassée sur la rive, péle-mêle avec les chevaux et les chariots, y formait un épouvantable encombrement. Ce fut vers le milieu du jour que les premiers boulets ennemis tombèrent au milieu de ce chaos. Ils furent le signal d'un désespoir universel.

(La fin samedi.)

Tsi lo fratai.

Quand on va, la demeindze matin, tsi Frizolet, lo fratai, po sè férè raillià lè pai, se ia mion